

### de la première guerre mondiale

A peine installés dans leur nouvel orphelinat, les orphelins furent contraints de déménager à l'Hospice Lovisa car leur établissement avait été réquisitionné, comme les écoles et bâtiments religieux et sanitaires de Neudorf, par les Services de l'armée pour former le Festungs-Lazarett X.

L'Orphelinat, transformé en «Seuchenlazarett», accueillait alors les militaires souffrant entre autres de dysenterie, typhus et méningites et dans les baraques qui s'élevaient devant les victimes de la variole mis en quarantaine.

Comme le relate Denis Durand de Bousingen dans le *Journal de médecine de Strasbourg* (1984-15-8), cet hôpital militaire était alors dirigé par un bien étrange et imposant personnage : le Professeur Demeter von Tabora. D'origine autrichienne, ce médecin germanophile menait une vie mondaine avec son épouse l'actrice Emmy Schroth. Il possédait une importante clientèle privée et faisait régner une discipline à la fois draconienne et surprenante. Comme en a témoigné le futur artiste et écrivain Robert Heitz alors infirmier, la mortalité y était importante et les malades principalement soignés à l'aide d'huile de ricin, d'aspirine et de morphine. Le jeune personnel paramédical, quant à lui, largement abreuvé de vin rouge et de cognac, était, malgré les interdictions de sorties, vivement encouragé à pratiquer le football, tant et si bien qu'il constitua avec celle des aviateurs du Polygone une des meilleures équipes d'Alsace. R. Heitz sera par la suite élu Président d'un Comité de soldats quant à D. von Tabora, il quittera la ville pour Francfort en 1919 où il se suicidera.

Durant toute la guerre, les orphelins furent hébergés à l'Hospice Lovisa, une ancienne propriété de la Robertsau acquise par les Hospices civils en 1876 grâce au legs du banquier Jean Auguste Ehrmann, transformée par l'architecte Perrin et baptisée d'après le prénom germanisé de la mère du généreux donateur Louise Treitlinger. Dans cet établissement, qui avait à l'origine pour vocation d'accueillir une soixantaine de convalescents, les cent vingt cinq orphelins furent à l'étroit d'autant que leur nombre ne cessa de croître au fur et mesure des années. Malgré leur sort, ils n'eurent cependant pas trop à souffrir de malnutrition

car ils bénéficièrent des ressources naturelles que leur offraient les cinq hectares de prés, jardins et vergers qui appartenaient à l'établissement.

Mais 1916 fut aussi pour les orphelins une année particulièrement douloureuse. Le 21 septembre, à la place de la traditionnelle fête annuelle, on marqua le deuil en rendant un vibrant hommage à deux anciens orphelins tombés à Verdun, à cinq jeunes orphelins décédés suite à une épidémie de dysenterie qui avait frappé quarante personnes et à une jeune orpheline de seize ans mourante et lauréate du prix Julius Klein.

Le 1<sup>er</sup> avril 1920, les orphelins purent réintégrer leur établissement de Neudorf.

En 1934 ils étaient 241, en vingt ans leur nombre avait quasi doublé.

Quant à l'Hospice Lovisa, il servit par la suite de refuge aux pupilles anémiques et enfants chétifs puis en 1935 d'ouvroir pour femmes enceintes, accouchées indigentes et mères célibataires.



## de la seconde guerre mondiale

Au début de la seconde guerre mondiale en 1939, durant la « Drôle de guerre », 430 000 personnes vivant le long de la ligne Maginot furent évacuées vers le Sud-Ouest de la France.

Les 320 orphelins, déjà hébergés au Hohwald depuis le 26 août, quittèrent eux aussi l'Alsace au soir du 9 septembre. Après un long et pénible voyage en train de 68 heures, ils arrivèrent à Hautefort d'où des camions les emmenèrent à Clairvivre, une station de repos qui accueillait les blessés de la première guerre mondiale. Leurs premiers mois en terre « étrangère » furent particulièrement durs. La première nuit fut même dramatique ; à l'arrivée pas d'accueil, une désorganisation complète, les 350 adultes et enfants furent entassés dans trois pavillons habituellement destinés à accueillir six familles, des locaux insalubres avec des toilettes hors d'usage, dépourvus d'éclairage, d'eau courante et de mobilier. Mais grâce aux matelas qu'ils avaient pris soin d'emporter, ils purent, entassés et alignés les uns à côté des autres, tant bien que mal se reposer. Au bout de quatorze jours, ils réussirent enfin à obtenir de l'eau courante et un WC pour cinquante personnes. Ils étaient désormais « des réfugiés de l'est » qui essayaient quotidiennement d'améliorer leurs conditions d'hébergement et réapprenaient à vivre normalement. Dès novembre, l'école redémarra pour les plus jeunes et les apprentis furent embauchés dans les ateliers de l'immense hôpital et de la cité. Les achats indispensables étaient effectués à soixante km de là, à Périgueux, siège de l'administration strasbourgeoise.

Noël fut tout de même fêté, certes en français et non en alsacien aux consonances trop germaniques. Et en février 1940, une délégation se rendit à l'orphelinat de Strasbourg pour expédier le mobilier qui manquait encore. Enfin, le 25 mai, tout le monde était à peu près correctement installé dans dix-sept pavillons et le dimanche 26, les communions et confirmations purent être célébrées dignement. Le 27, le Directeur et son adjoint, mobilisés, partirent pour Epinal mais revinrent rapidement, soit quinze jours après, car l'armée française venait de subir ses premières défaites. Les allemands avaient franchi le Rhin et les villes alsaciennes étaient maintenant entre leurs mains. En juin, le Directeur Albert Goetz quitta Clairvivre pour Strasbourg où il négocia avec les autorités allemandes, ravies de cette demande, le retour des orphelins. Le 31 août, la Wehrmacht quitta l'orphelinat qui fut

immédiatement désinfecté et nettoyé. Le 1<sup>er</sup> septembre, en fin d'après-midi, les orphelins débarquèrent en gare de Strasbourg après un périple de deux jours et un contrôle d'identité à Beaune. A leur arrivée, un comité d'accueil composé de la direction des hospices civils et des dignitaires allemands les attendait et le directeur, au nom de tous, remercia chaleureusement tout ce monde ainsi que le Führer.

L'Alsace venait d'être annexée et l'Orphelinat allait connaître les heures les plus troubles de son histoire.



Papier à en-tête de l'orphelinat de 1940 à 1945

Le 9 décembre 1940, l'établissement, désormais Jugendpflegeheim, devint officiellement le « Karl Roos Haus ». En présence de l'Oberstadtkommissar SS-Standartenführer Dr. Ernst et de nombreuses personnalités, une grande cérémonie fut organisée dans la salle des fêtes, avec « Kaffee-Kuchen » et une exposition en hommage à l'autonomiste alsacien, ancien administrateur de l'orphelinat fusillé par les français. Le drapeau nazi flottait sur la tourelle, les orphelins âgés de 10 à 18 ans étaient enrôlés dans la Hitler Jugend et les jeunes filles dans le Bund Deutscher Mädel, quant aux plus âgés, ils étaient destinés au Reichsarbeitsdienst. En août 1942, le service militaire devint obligatoire, les jeunes nés en 1928 jusqu'aux plus âgés nés en 1907 furent incorporés de force. La plupart des orphelins, vu leur éducation, n'avaient guère conscience de ce qui se passait réellement autour d'eux. Certains de leurs aînés subirent le RAD et l'incorporation de force, d'autres rejoignirent l'armée française ou s'engagèrent dans la résistance. En somme, le sort de bon nombre de jeunes alsaciens. Durant

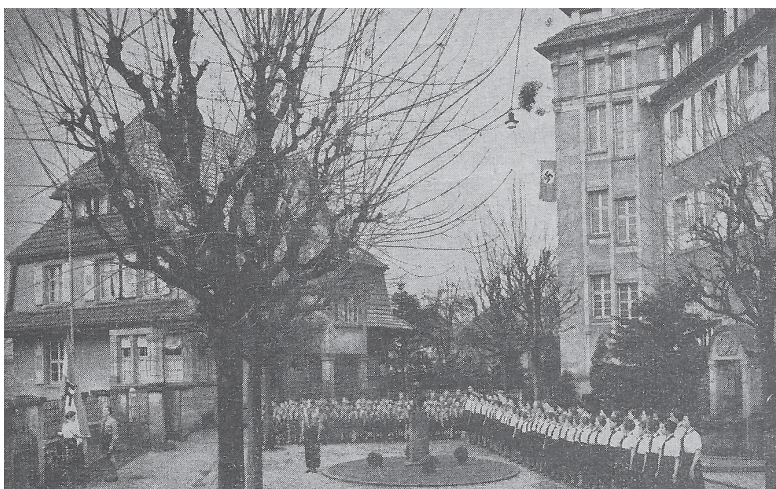
cette période, l'établissement fut plusieurs fois bombardé par les troupes alliées et tout particulièrement le 6 septembre 1943 comme tout le quartier alentour. Le bâtiment fut sérieusement endommagé, l'aile des filles complètement détruite. Cette terrible attaque qui causa 185 morts parmi la population ne fit que 25 blessés légers à l'orphelinat. Les enfants et le personnel furent alors répartis dans divers centres de repli (Saverne, Scharrachbergheim, Hohwald, Fouday, Marienthal, Gensbourg et Solberg). Seules les sections des apprentis filles et garçons restèrent à Strasbourg, mais celles-ci furent aussi transférées dans d'autres établissements suite aux attaques de 1944.

### A la Libération de l'Alsace

En 1945, après la libération définitive de l'Alsace, tous les orphelins retrouvèrent progressivement leur établissement. Mais après la joie de la Libération vint aussi l'heure du bilan et de l'épuration. Les dommages de guerre concernant le bâtiment s'élevaient à douze millions de francs et à plus de six pour le mobilier. Parmi les orphelins, on dénombrera six morts au front, cinq disparus, deux invalides. Douze orphelins s'étaient engagés dans l'armée de la Libération, cinq étaient décédés en camp de concentration comme patriotes français, deux furent reconnus «Mort pour la France» en tant que résistants dont Ceslav Sieradzki et un sera décoré de la Médaille de la Résistance.

«Flaggenhissung im Waisenhaus»

Levée des couleurs devant le Karl-Roos-Haus - septembre 1941



Le bombardement du 6 septembre 1943

Le 1<sup>er</sup> mars 1946, Edmond JOST, «Papa Jost» comme l'appellent encore affectueusement les anciens, un pédagogue qui insufflera un nouvel esprit, sera nommé Directeur et dès octobre 1946 la vie à peu près normale reprendra son cours.

Puis, en 1957, après le décès du Maire de Strasbourg Charles Frey, «le maire des réfugiés», l'Orphelinat deviendra le «Foyer de la Jeunesse Charles Frey».



## Charles SCHEER

Directeur de l'orphelinat de 1874 à 1914

Ancien professeur du Gymnase protestant, époux de Julie Frick, père du député francophile et professeur de théologie de la Faculté de Strasbourg. Charles SCHEER a dirigé l'ancien orphelinat situé à la Krutenau puis le nouvel établissement de Neudorf dont il a suivi, sous la houlette des Hospices civils, tous les travaux, le transfert du mobilier, le relogement provisoire des enfants puis en 1909 leur installation dans leurs nouveaux locaux.

A partir de 1900, suite au nouveau Code civil, il devient en tant que Directeur le Tuteur des Orphelins municipaux.

Il réunit pour la première fois en 1875 les anciens élèves garçons, puis l'année suivante les anciennes élèves de l'Orphelinat en les conviant à une fête qui deviendra annuelle et sera à l'origine de **la création en 1877 de l'Association des Anciens Élèves de l'Hospice des Orphelins** pour laquelle il était et est encore «**le vénérable fondateur**» et **Président d'honneur**. Lors de l'incendie du Couvent Sainte-Madeleine en 1904, il se distingua en sauvant des flammes une enfant tranquillement endormie si bien que tous les enfants sont sortis sains et saufs de ce terrible incendie.

Charles SCHEER inaugura le 16 juin 1910 les locaux du nouvel Orphelinat de Neudorf en présence, entre autres, du Maire Rudolf SCHWANDER et de l'architecte E. VETTERLEIN.



## Henri WILL

Directeur de l'orphelinat de 1914 à 1932

Henri WILL a pris ses fonctions un mois avant la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale. A peine avait-il pris possession de son bureau, qu'il a dû organiser le déménagement des orphelins à l'Hospice Lovisa de la Robertsau dans des locaux vétustes et inadaptés et ce pour plus de cinq années. C'est le directeur qui, après les années 1920, a notamment remplacé le vin des adolescents par du café au lait et la vaisselle surannée en étain au profit de la faïencerie.

Dès 1958, le comité des anciens sous la présidence de M. Edmond JOST avait demandé que l'Allée de l'Orphelinat prenne le nom de «Henri Will». Cette demande a été renouvelée en 1970 par le Directeur François BECK. Le maire de Strasbourg Pierre PFLIMLIN et la commission de dénomination des rues ont accepté d'attribuer le nom d'*Henri Will* à la place la plus grande et la plus ombragée du quartier de Neudorf devant le Foyer, remplaçant ainsi l'ancienne dénomination : place de la Gravière.

L'inauguration de la place a eu lieu le 9 mai 1971.

Intellectuel brillant, il est le premier à avoir rédigé et publié en 1918 une histoire très complète de l'orphelinat sous le titre : *Das städtische Waisenhaus zu Strassburg im Elsass*.



## **Albert GOETZ**

**Directeur de l'Orphelinat de 1932 à 1945**

Fils de contremaître, il entre à l'École normale d'Obernai et exerce successivement les fonctions d'instituteur puis de secrétaire de la bibliothèque municipale, de secrétaire personnel du maire HUEBER avant de devenir en novembre 1932 Directeur de l'Hospice des orphelins. C'est à lui que les apprentis reconnaissants offriront, pour sa fête, en 1936, le Meiselocker. Il est tout d'abord membre du KP – O et participe en 1937 à la fondation du Volksbildungsverein (association d'éducation populaire autonomiste de K. ROOS). Autonomiste, germanophile, il contribuera activement à la nazification de l'orphelinat encourageant les jeunes, filles et garçons, à rejoindre les divers mouvements de jeunesse hitlérienne (HJ, MD, BDM), le RAD ou à s'engager dans la Wehrmacht tout en fermant définitivement les portes de l'établissement à ceux qui avaient choisi de rejoindre la résistance ou l'armée française. Démis de ses fonctions à la fin de la guerre, il reste le directeur le plus controversé de l'histoire de l'orphelinat à cause de ses sympathies nazies. Cependant, certains le défendront par la suite affirmant qu'il avait avant tout souhaité assurer le bien-être des orphelins qui durant cette terrible période n'ont manqué de rien. Pour certaines jeunes filles, il reste aussi celui qui les a libérées des vêtements contraignants, leur permettant de faire enfin, comme les garçons, du sport et des études plus longues.



## **Edmond JOST**

**Directeur de l'Orphelinat de 1946 à 1967**

Élève de l'école Normale d'Instituteurs de Strasbourg. Dès 1928, il est nommé instituteur au Neuhof. Après la fin de la 2ème guerre mondiale, il est nommé à son retour en France directeur de l'École primaire du Stockfeld. Dès 1946, il est appelé à diriger l'Hospice des Orphelins à Neudorf et ce pendant 21 ans jusqu'à sa retraite en 1967. L'établissement lui doit l'extension du III<sup>e</sup> étage des adolescents en lieu et place du grenier, l'aménagement de la salle des fêtes et la réfection du réfectoire des apprentis.

Grâce à sa persévérance, il fait acheter la colonie de vacances de Dabo en 1956 où il passait avec les enfants de nombreuses journées à marcher en forêt. Sous son impulsion de Président de l'Association des Anciens, il a aussi créé la Société des Amis en 1961 et un peu plus tard l'USON - Union Sportive de l'Orphelinat du Neudorf. Pédagogue, il tenait autant à l'épanouissement culturel que sportif des enfants.

Pour tous les anciens qui l'ont connu, il était «Papa JOST». Petits et grands l'appelaient ainsi. Très apprécié, il a conduit bon nombre d'anciennes pensionnaires à l'autel à l'occasion de leur mariage.

Il a été décoré de la Croix de Chevalier de l'Ordre du Mérite.

### « La guerre, la guerre ! Tout le monde en parle ».

La direction est avertie qu'en cas de débâcle il faut partir, car nous craignons tous que l'orphelinat ne soit transformé en hôpital militaire (comme pendant la 1ère guerre mondiale) mais jamais nous ne pensions que cette maudite guerre allait se présenter si vite à nos portes. Début août 1939, l'ordre tombe, clair et précis: il faut partir. Plus question de se lancer dans d'interminables préparatifs. Il faut parer au plus urgent. Avec le tissu à tablier des jeunes filles, la couture fabrique des sacs à dos qui recueillent les trousseaux des enfants. Les chaussures et les effets supplémentaires sont embarqués à leur tour avec la distinction de toujours : petits écoliers, moyens et grands écoliers; les groupes actuels et leurs dénominations n'existaient pas à l'époque.

Tout cela va très vite. Les sacs et les couvertures sont chargés sur des camions de l'hôpital, alors que les matelas ne nous parviendront que quelques jours plus tard. Et nous voilà en route pour le Hohwald. Les grands garçons et grandes filles demeurent encore provisoirement au Foyer. Cependant pour les strasbourgeois, l'évacuation des orphelins n'augure rien de bon. La colonne des enfants se met en route. Les tramways de la ville font leur plein et du tramway nous sautons dans le train qui nous conduit à Barr. L'entreprise de transport Wingert de Barr est déjà sur les lieux pour nous mener vers les Vosges au Hohwald. Quelle expédition !

Notre évacuation a lieu avant celle de l'hôpital - au moins ils étaient débarrassés de nous ! Les clients des hôtels du Hohwald obligés d'interrompre leurs vacances, nous cèdent bon gré mal gré leurs places. Nous prenons possession des salles qui évidemment nous servent de chambres à coucher. Tout le monde dort par terre enroulé dans les couvertures. Une de nos principales attractions, c'est, il va s'en dire, la cuisine. Une cuisine ambulante installée dans la cour de l'hôtel du Parc. C'est là que tous les repas se préparent. Nous ne nous pressons pas - d'abord au tour des malades et ensuite à nous de casser la croûte. Mais très vite, la place vient à manquer et déjà on assiste à la ségrégation - tous les garçons sont refoulés vers une maison forestière située à une vingtaine de minutes du Champ du Feu - à côté, dans les baraques du Club



vosgien, quelques lits étaient à notre disposition mais surtout un important stock de couvertures. Nous pouvions à présent affronter le rude climat des Vosges, mais quelle surprise lorsque nous constatons que nous sommes installés dans un véritable pucier. Imaginez tous ces garçons, se secouant, se grattant, se raclant, cherchant désespérément à adoucir leurs démangeaisons, piqûres et picotements incessants de ces parasites. Décidément, ils doivent eux-aussi avoir l'estomac dans les talons pour nous sucer à ce point. En vain, nous étalons et secouons nos couvertures dans l'herbe; nous ne nous en débarrasserons pas entièrement.

Autre fléau si je peux parler ainsi : les repas. Si les puces biberonnent à toute heure, nous, par contre, pour reprendre des forces, devons attendre souvent fort longtemps. L'organisation est loin d'être au point. Je dirais même que c'est la débâcle. Les repas nous sont livrés une fois par jour depuis le Hohwald.

Certains jours à 2 heures de l'après-midi, nous attendons encore. Repas de midi, souper, pain et saucisse nous sont livrés en même temps. Pendant ce temps, les filles sont tout de même un peu plus gâtées : elles demeurent au Hohwald dans une maison de repos équipée d'une cuisine. Elles, au moins peuvent réchauffer leur repas.

Ce séjour près du Champ du Feu s'étend sur une bonne dizaine de jours. Le programme d'activités est réduit à son strict minimum. La grasse matinée est de rigueur, le chauffeur de l'hôpital ne nous livre notre petit déjeuner café et pain que vers 9 heures du matin. Après quoi nous partons la plupart du temps en promenade et

là, inutile de se presser, puisqu'il faut attendre 14 heures pour humer la soupe de midi. Heureusement que la nature sait se montrer bienveillante pour nous : nous tombons à la saison des framboises et myrtilles; aucun ne rechigne devant l'effort de ramasser ces petits fruits sauvages qui parfument un peu la misère et l'insécurité de notre existence.

Les prés sont fauchés et les foins rentrés, aussi le garde-forestier autorise-t-il nos ébats, jeux, parties de balles sur l'herbe tendre et ceci malgré le mauvais temps qui n'a guère voulu nous quitter durant ce séjour vosgien. Et nos soirées ? La toilette se fait à la fontaine, nos garçons sont de solides gaillards ou alors ils le deviennent. Mais la nuit tombe vers 19 heures et par conséquent, sans éclairage, nous nous mettons très tôt au lit où parfois allègrement et parfois tristement nous grattons nos puces.

Je ne suis d'ailleurs pas seule avec mon groupe à la maison forestière. Mesdemoiselles MEDER et BRITTA ainsi que leurs garçons partagent notre sort. Mme KERN, femme de ménage chez les grands écoliers et Elise employée à l'infirmierie nous sont d'un précieux secours. Mais à peine avons-nous pris quelques habitudes et organisé notre rythme de vie que les grandes filles et apprentis restés à Strasbourg nous rejoignent ainsi que les groupes de filles venant du Hohwald. Nous sommes au complet et l'orphelinat à Neudorf est alors entièrement vide.

Le seul homme à nous accompagner est M. HAUSWALD. Evidemment le haut commandement est assuré par l'hôpital.

Maison forestière du Hohwald



La Cité de Clairvivre

On se serait cru à l'armée : «s'Waiselhüss soll ufstehn» - l'orphelinat doit se lever». L'orphelinat regroupe à lui seul environ 300 enfants à l'époque avec des groupes de 45 à 50 enfants.

## Départ pour la Dordogne

Plusieurs trains accueillent les gens des alentours de Strasbourg et se tenaient prêts pour le départ. L'hôpital a son train spécial qui lui est réservé. Il regroupe, en outre les personnes âgées et la maternité qui a également transité par le Hohwald à l'Hôtel STAUFFER. Le train une fois chargé et bondé par ses voyageurs (une vingtaine par compartiment) se met lentement en route, mais vraiment lentement. Ce voyage n'en finit plus. Après quatre à cinq heures d'attente sur le quai et dans les Vosges, le départ se fait au pas ; ainsi nous mettons près de 2 heures pour rallier Molsheim. On nous aiguille directement sur Saverne pour rejoindre la grande ligne ferroviaire Strasbourg-Nancy.

## Comment décrire ce voyage ?

A maintes reprises, nous nous arrêtons pour rester bloqués sur les rails afin de céder le passage aux trains transportant des militaires. Arrêt-marche-marche-arrêt. La fatigue, la faim et surtout la soif sont nos pires ennemies. Au milieu de la cohue, on nous a flanqué un immense panier à lessive dans lequel s'entassaient miches de pain, salamis épicés et gruyère. Vous vous imaginez dans quel état

se trouvent nos gosiers après avoir avalé les casse-croûtes... mais rien à boire. La Croix Rouge nous ravitaille et nous ne manquons pas de vivres, la seule oubliée c'est l'eau. Nous commençons à nous déshydrater.

Au cours d'un de nos multiples arrêts, enfin une gare, donc l'espoir de trouver de l'eau. Munie de deux vachettes, je sors du train avec un jeune pour nous approvisionner. D'un coup, le train se remet en marche. Nous nous précipitons et quelqu'un nous tire dans un des wagons en queue de train. Alors le calvaire commence pour nous. Il faut rejoindre notre compartiment. Dans les wagons, gens et bagages sont entassés et se frayer un chemin au milieu de cette colonne n'est pas une mince affaire.

Enfin, nous atteignons notre wagon. Les jeunes pleurent, crient, se lamentent, désespèrent, persuadés que nous sommes restés sur le quai de la gare. Un jour, nous sommes à l'arrêt. D'un coup une série de chocs successifs, un véritable tremblement de terre, un train nous tamponne, les sacs à dos nous tombent dessus et M. GOETZ qui nous a rejoint lors d'une permission en ramasse un sur le nez et se trouve blessé.

Croyez-moi, nous ne rions guère. Nos pieds sont enflés par le manque de mouvement. Arrivés à destination, je ne pourrai pas enfiler trois jours durant mes chaussures. Nous ne pouvons même pas nous étendre pour dormir. Certains harassés par la fatigue, s'affalent et s'écroulent littéralement les uns sur les autres. Les bagages encombrant les filets des compartiments, ce qui ne laisse pas même le loisir aux jeunes de s'y étendre.

Trois jours et quatre nuits de ce train de l'enfer avant d'arriver en Dordogne. Trois jours et quatre nuits de cauchemar pour nous retrouver sur le quai de la gare de Hautefort.

Malheureusement nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Abrutis par la fatigue, noyés dans notre sueur, nous attendons plus d'une heure sous un soleil de plomb avec sacs et bagages le car qui doit nous conduire à Clairvivre, dernière étape de notre expédition.

Propos recueillis par Gérard KLEIN, ancien éducateur-chef, publiés dans les Echos de la Villa n°1-1981.

Germaine CUNTZMANN était éducatrice au Foyer de juillet 1938 à janvier 1968. On l'appelait tante Germaine.

Gare de Hautefort



Photos souvenirs avant le retour en Alsace





Les strasbourgeois, tout comme les orphelins ont été évacués dans le Sud-Ouest de la France.

... Ce jour-là, nous avons pris le tram de l'avenue des Vosges jusqu'à Koenigshoffen, maman et trois d'entre nous puisque Charlotte l'aînée était en vacances à Oberhaslach et papa avait été mobilisé. Un des souvenirs que je garde de l'évacuation, ce sont tous ces gros chiens abandonnés qui erraient. Puis, à la gare, tout le long du train, un monde fou, comme une procession. Nous avons d'abord été évacués dans les Vosges, à Provenchères, pendant que papa avait été réquisitionné pour récupérer les chevaux dans les fermes pour les militaires...

Nous étions dans le village de Ban de Laveline, nous dormions dans une école avec d'autres familles...



Ban de Laveline (Vosges) Arrondissement de Saint-Dié

De Provenchères, nous sommes partis pour la Dordogne. Notre chance, c'est que dans le train nous avons retrouvé nos voisins du boulevard Clemenceau... Nous sommes arrivés à Eyliac, à environ quinze kilomètres de Périgueux. Nous étions rassemblés sur la place du village et un organisateur nous a indiqué une maison vide à La Batue, à quelques kilomètres d'Eyliac. Nous avons dû faire le trajet à pied, accompagnés d'un guide...

La Batue était un hameau avec trois petites fermes et la maison où nous allions habiter. Elle possédait une seule grande pièce avec

une table, des chaises, des lits et une grande cheminée. Papa a aménagé un WC au sous-sol, dans l'étable à chèvres. Il n'y avait pas d'eau courante, il fallait aller au puits dans la cour des voisins, avec un système de seaux et un cerceau. Nous avons été très bien accueillis, j'ai de très bons souvenirs. On recevait une allocation de réfugiés et on achetait chez les fermiers ce dont on avait besoin... Lorsque nous avons dû rentrer en Alsace en septembre 1940, les habitants ont bien regretté notre départ et ils nous ont fait la remarque suivante : «*Vous allez chez les boches ?*»

### Savaient-ils que l'Alsace était annexée ?

Le retour sur Strasbourg ? Le plus impressionnant : une grande photo de Hitler, l'accueil, la croix gammée, les hauts-parleurs, la musique, les discours, les militaires qui nous ont aidés à porter les bagages... le choc total ! Heureusement, nous avons retrouvé notre logement et toutes nos affaires intactes...

**Lucie BICKEL** est l'épouse de Georges ancien trésorier de notre association. Son récit est tiré du recueil de témoignages « Ils se souviennent et racontent » l'évacuation de Strasbourg à Périgueux. Édité par la ville de Strasbourg en 2011.



La nuit, il y avait souvent des alertes. La sirène nous tirait du sommeil, modulant son air familier. Pas de doute, on entendait le ronronnement grave des gros porteurs britanniques et silencieusement, en vêtements de nuit, sans lumière, en suivant, tracées sur les murs, des flèches jaunes phosphorescentes, nous descendions à la cave où chaque enfant disposait d'un matelas, toujours le même, sur des lits superposés en bois grossier à échardes. Le danger passé, nous remontions machinalement vers nos dortoirs habituels.

On avait donné à chaque enfant un masque à gaz et on avait procédé à l'essayage, séance un peu comique car on nous avait vaguement indiqué la façon de le mettre mais pas quand. Où seraient-ils disponibles le moment venu ces fameux masques dont on ignorait absolument la localisation, le but et le fonctionnement ?

En tout cas le 6 septembre 1943, nous n'en n'avons pas eu besoin. En effet ce jour-là, nous étions à l'école du Neufeld, depuis une heure environ avec notre maître Herr Kussmaul qui nous recommandait : «Ich möchte mal gern ein Mäuschen hören pfeiffen» quand la fameuse sirène s'est déclenchée. Première réaction : stupeur. Deuxième réaction : débandade. Comme il n'y avait aucune directive nous pensions, selon nos bonnes habitudes, qu'il fallait regagner le seul endroit connu pour nous abriter : notre orphelinat et les matelas de notre cave favorite.

Là, nous y avons entamé une conversation chuchotée, comme d'habitude, à droite et à gauche et tout à coup plus rien, plus de lumière et un silence total. Combien de temps ? Aucune idée. Puis de la poussière dans l'air et quelques cris humains et un vaste brouhaha venant de l'extérieur.

Quand j'ai repris mes esprits, plus personne dans aucun lit, mais un grand trou à un mètre de là et le ciel bleu tout en-haut. J'ai entendu un bourdonnement de voix venant du passage qui mène à la buanderie. J'y suis montée doucement et ai vu toutes filles et surveillantes en larmes marmonnant des prières qui montaient vers on ne sait où :

*Vater unser der du bist im Himmel  
Gegrüßet seiest du Maria...*

En tout cas le mal était fait. Les avions qui visaient les usines JUNKERS avaient éparpillé leurs marchandises, des bombes explosives, un peu trop à côté, blessant des innocents dans notre maison et en tuant d'autres plus loin. Nous étions là en train d'attendre on ne sait trop quoi quand quelqu'un nous a dit qu'une soupe «Eintopfgericht» allait être servie. Tiens pourquoi pas ? Il devait être midi ou un peu plus.

Ensuite et sans bagages personnels, nous n'en avions guère, on nous expédia à la campagne, les 6-8 ans garçons et filles vers Fouday, les grandes filles au Hohwald et certains garçons à Scharrachbergheim.

Arrivés à Fouday, nous avons fait une rédaction collective sous la houlette de Mlle Bernard dont voici le début : « Am 6 September warfen böse Flieger Bomben über Strassburg. Unser Haus wurde auch getroffen... ». Et on nous a donné une lettre type à écrire à nos proches : « *Ich will dir ein kleines Brieflein schreiben. Mir geht es gut. Wir haben gutes Essen. Gib mir eine baldige Antwort. Es grüsst und küsst dich herzlich...* ».

Durant les mois suivants jamais on ne nous reparla de cette catastrophe mais les adultes murmuraient et nous enfants pouvions avec nos bonnes oreilles attraper quelques bribes de leurs conversations. De même pouvions-nous saisir certaines chansons, pas du tout tristes, qui arrivaient à la villa, véhiculées par des bouches innocentes et que nous répétions.

Ainsi, à l'abri des murs qui, heureusement pour nous n'avaient pas d'oreilles, nous ajoutions la comptine suivante à celles qui nous étaient familières : (en alsacien)

“ Heil, heil, heil, de Hitler hängt am Seil ! De Hitler soll verrecke, en alle, alle Ecke ! „

Quant au chant patriotique par excellence et dont le titre réel est «Die Fahne hoch» nous répétions en riant sous cape : « *Die Pfanne hoch, die Hühner sind gebraten, S. A. frisst sie mit gutem Appetit. Bald flattern alle Hühner Ferdern auf den Strassen, Die Fresszeit dauert nur noch kurze Zeit !* » ...

Dans mon groupe nous étions trop jeunes pour fréquenter les jeunesses hitlériennes. Cependant nous sentions qu'il se passait quelque chose. Beaucoup de gens chuchotaient, des enfants arrivaient, partaient. Que sont devenus les autres ? ...

Nous étions à Fouday, village rude et paisible au fond de la vallée de la Bruche, animé autrefois par papa Oberlin dont l'histoire est bien connue en Alsace. Nous vivions relativement tranquilles, mais les gens murmuraient entre eux. On savait que des parachutistes anglais se cachaient dans des fermes. Un avion s'était écrasé tout près de la gare de Saint-Blaise. Nous en avons vu les débris lors d'une promenade, nous passions sans nous arrêter, sans trop tourner la tête et sans parler.

Un jour, je crois que c'était en septembre 1944 on nous a dit de rentrer chez nous et de derrière les rideaux de nos fenêtres nous avons vu passer une longue, très longue colonne de gens, des hommes je crois, en civil, pas d'enfants. On n'entendait rien. Nous avons quand même su qu'ils allaient à Schirmeck, peut-être au Struthof. Les gens parlaient bas, la mine grave. On racontait que là-haut une grande cheminée laissait échapper des flammes. Nos promenades ne nous dirigeaient jamais par là. Pour nous c'était Waldersbach, Blancherupt, Bellefosse, Saint-Blaise. Quelquefois Rothau pour aller chez le coiffeur. Un jour on nous a dit d'aller tous à la cave. Il fallait s'installer à même le sol sur des couvertures, pour la nuit. Je crois que nous y sommes restés deux nuits et deux jours. Dehors il y avait des bruits d'obus, une maison toute proche a d'ailleurs été touchée. Les adultes se relayaient pour rester avec nous ou pour faire la cuisine. Je me souviens d'un bouillon et d'une tranche de pain avec un bout de viande. Cela devait être du pot-au-feu.

C'était mi-novembre 1944, quand nous sommes remontés, le village était plein d'américains, à l'aise, également dans notre maison, cour, dépendances, couloirs. On nous disait de faire pipi la nuit dans des seaux posés au milieu des dortoirs et de ne sortir sous aucun prétexte. Nous avons l'habitude d'obéir sans savoir exactement de quoi il s'agissait. Ce qui nous intéressait c'était le chocolat, les bonbons et surtout le chewing-gum car ce fut la première fois de notre vie que nous voyions une telle denrée. Ils ne sont pas restés longtemps et nous ont laissé quelques vieilles gamelles qui nous ont servi de luges l'hiver suivant, on s'asseyait dedans en se tenant au manche repliable et on descendait la petite pente devant la maison. A Noël ils nous ont soit-disant

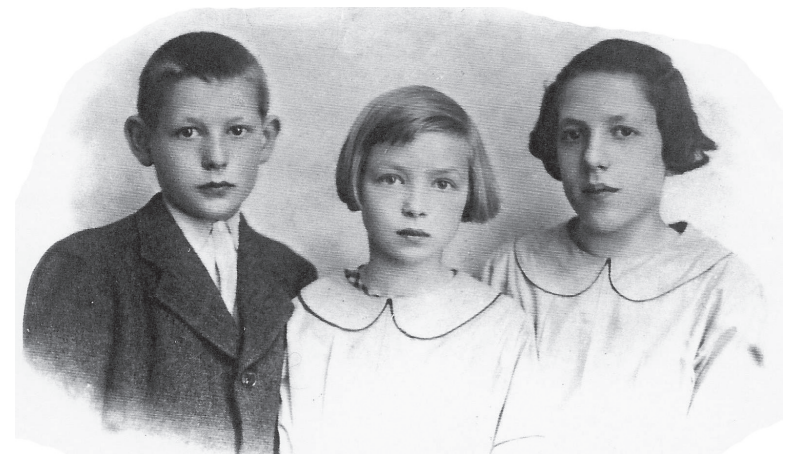
envoyé des bonbons, probablement qu'ils en avaient laissé un stock que la «mamie» avait mis de côté, l'idée était bonne et nous avons cru à cette histoire.

Ensuite sont venus les arabes avec de drôles de costumes, mais ils bivouaquaient hors du village. On ne peut pas dire qu'il y avait à la campagne, là où nous étions, des fêtes avec drapeaux, musique et bals, comme c'était le cas en ville et relaté dans les livres d'histoire. De même, nous n'avons pas vu de batailles, ni de véhicules ou d'armes, juste quelques avions. Peut-être parce qu'on nous enfermait dans les moments dangereux ou tout simplement parce que les libérateurs sont venus très vite avec leur matériel impressionnant.

Dès que nous avons su que nous étions français nous avons appris la langue, avec la même institutrice, Mademoiselle Bernard. Elle nous faisait lire au tableau noir des mots bizarres, en phonétique : «*Mo bo sapä, roa de fore...*»

Au début c'était dur et peu à peu nous avons même appris l'orthographe. Ce qui m'étonnera toujours c'est qu'en 1945 je ne savais pas un mot de français et qu'en 1947 j'ai été admise en 6ème au collège de jeunes filles. Quelle chance !

**Hélène SCHMITT** ancienne pensionnaire de 1941 à 1951. Après avoir fait des études à l'École Normale, elle a été enseignante à Strasbourg. Elle a participé au Conseil d'Administration de l'Association pendant de nombreuses années dont elle reste encore un membre fidèle.



Hélène entre son frère Pierre et sa soeur Erna